
Kurt SCHMIDT, *Das umayyadische “Wüstenschloss” und die Siedlung am Ġabal Says. I: Architektur et Franziska BLOCH, *Das umayyadische “Wüstenschloss” und die Siedlung am Ġabal Says. II: Keramik und Kleinfunde**

Denis Genequand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/2400>

DOI : 10.4000/syria.2400

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 512-515

ISBN : 9782351597149

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Denis Genequand, « Kurt SCHMIDT, *Das umayyadische “Wüstenschloss” und die Siedlung am Ġabal Says. I: Architektur et Franziska BLOCH, *Das umayyadische “Wüstenschloss” und die Siedlung am Ġabal Says. II: Keramik und Kleinfunde** », *Syria* [En ligne], 91 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/2400> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.2400>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© Presses IFPO

Kurt SCHMIDT, *Das umayyadische
"Wüstenschloss" und die Siedlung am Ġ
abal Says. I: Architektur* et Franziska
BLOCH, *Das umayyadische
"Wüstenschloss" und die Siedlung am Ġ
abal Says. II: Keramik und Kleinfunde*

Denis Genequand

RÉFÉRENCE

Kurt SCHMIDT, *Das umayyadische "Wüstenschloss" und die Siedlung am Ġabal Says. Band I :
Architektur (Damaszener Forschungen 13)*, Darmstadt, Mayence, Philipp von Zabern, 2012,
xiv + 219 p., 212 fig., 16 pl. fotogr. n/b, ISBN : 978-3-8053-4514-9 ; Franziska BLOCH, *Das
umayyadische "Wüstenschloss" und die Siedlung am Ġabal Says. Band II : Keramik und
Kleinfunde (Damaszener Forschungen 14)*, Darmstadt, Mayence, Philipp von Zabern, 2011,
xii + 166 p., 16 fig., 61 pl. fotogr. et dessins n/b, 1 pl. fotogr. coul., ISBN :
978-3-8053-4328-2.

- 1 L'établissement aristocratique omeyyade du Jabal Says, à une centaine de kilomètres à l'est de Damas, au pied d'un ancien volcan situé en limite nord des zones basaltiques de Syrie du Sud, a été fouillé au cours de trois campagnes par une mission allemande sous la direction de Klaus Brisch entre 1962 et 1964. Les résultats des deux premières campagnes avaient été publiés de manière préliminaire par Brisch sous forme de deux articles parus dans les *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, en 1963 et 1965. La troisième n'avait fait l'objet d'aucune publication. Appelé à d'autres responsabilités à la tête du Musée d'art islamique de Berlin, Brisch n'a jamais mené à

terme la publication finale de ses fouilles. À sa mort en 2001, le dossier a été repris par le DAI, qui a confié à l'architecte Kurt Schmidt — seul participant aux trois campagnes de fouilles des années 1960 encore en vie — le soin de publier les différents monuments étudiés par la mission. Le mobilier, en particulier la céramique et les objets, ont été confiés à Franziska Bloch, qui les a étudiés dans le cadre d'une thèse de doctorat. C'est le résultat de leurs travaux qui est présenté dans ces deux volumes.

- 2 L'établissement omeyyade du Jabal Says est principalement divisé en deux zones séparées par un wādī et une dépression où se forme un lac saisonnier. La zone sud comprend un palais, un bain et seize autres bâtiments. La zone nord, au pied du volcan, est plus étendue et compte au moins une trentaine de bâtiments. Les travaux menés par la mission allemande ont consisté soit à fouiller plus ou moins complètement certains monuments et à en étudier l'architecture, soit à dégager les murs pour pouvoir en dresser le plan, opérations parfois complétées par quelques sondages. Presque tous les bâtiments du site ont ainsi été étudiés. Les méthodes de fouille utilisées sont celles d'un historien de l'art dans les années 1960 et, hormis quelques observations concernant les matériaux de construction, il n'y a pas eu d'étude stratigraphique. Le mobilier mis au jour et conservé peut être attribué à un bâtiment ou à une zone du site, mais non à une couche archéologique spécifique et n'est donc pas d'une grande utilité pour proposer des datations précises de construction, de modification ou d'abandon des différents monuments. Cet état de fait est d'autant plus regrettable que l'histoire du site et la stratigraphie sont plus complexes que ne le laissait entrevoir l'étude faite par Jean Sauvaget dans les années 1930 ¹.
- 3 Le premier ouvrage de la série *Das umayyadische "Wüstenschloss" und die Siedlung am Ġabal Says*, consacré à l'architecture, est divisé en quatre parties sur une base avant tout chronologique : bâtiments omeyyades, pré-omeyyades, post-omeyyades et « ghassanides ». Il se termine par un résumé en guise de conclusion. Au sein de chaque partie, les bâtiments sont présentés individuellement par chapitre ou regroupés selon des critères géographiques et architecturaux. De manière très méthodique, chaque bâtiment est décrit selon le même schéma directeur : méthode de fouille, présentation du plan, description détaillée de l'architecture, considération sur la métrologie et, enfin, datation et interprétation fonctionnelle. Le tout est accompagné de nombreux plans, parfois très précis, parfois schématiques. En termes d'architecture, les descriptions minutieuses et les plans sont un apport capital à la connaissance du site et au dossier de l'architecture de l'Antiquité tardive et des débuts de l'Islam. Nombre des monuments présentés dans le volume étaient restés inédits et la plupart des chercheurs n'avaient pas réalisé l'ampleur des travaux menés sur les monuments autres que le palais omeyyade et le bain. On relèvera en particulier l'existence d'une église et de plusieurs mosquées qui modifient considérablement l'image que l'on avait de l'établissement du Jabal Says. On s'étonnera en revanche de la restitution de pièces non couvertes dans les angles du palais.
- 4 Malgré un apport indéniable pour l'architecture, ce volume présente toutefois deux problèmes majeurs. Le premier concerne la chronologie. Sans s'appesantir sur la terminologie adoptée (pré-omeyyade, post-omeyyade, « ghassanide ») — qui est un peu étrange et doit trouver son origine dans les papiers inédits de Brisch — c'est surtout la manière dont elle a été établie qui ne manque pas d'étonner. Tous les arguments utilisés sont d'ordre architectural et métrologique. L'emploi hypothétique d'une coudée plutôt que d'une autre, certaines techniques de construction, des similarités dans les

plans ou l'insertion dans un monument de blocs que l'on croit provenir du palais sont les principaux arguments avancés pour attribuer un bâtiment à une période plutôt qu'à une autre. Il faut également noter au passage que la chronologie absolue des différentes phases n'est pas précisée. À la lecture, on croit comprendre que la période omeyyade est comprise dans une acception restreinte surtout au califat d'al-Walid b. 'Abd al-Malik (705-715 de l'ère chrétienne), commanditaire du palais. Par contre, on ne sait guère si la période pré-omeyyade couvre toute la période proto-byzantine ou seulement une partie du VII^e s. et comment la situer par rapport à la phase « ghassanide ».

- 5 On retiendra ici trois exemples démontrant la confusion autour des datations. Des trois mosquées qui ont été étudiées, l'une (devant le bâtiment H) remonte à la période pré-omeyyade — on a au moins ici la certitude que pré-omeyyade n'est pas nécessairement synonyme de pré-islamique — et les deux autres (B et K₁) à la période post-omeyyade. En comparant avec d'autres établissements de l'aristocratie omeyyade, on s'étonnera qu'au moins l'une de ces mosquées n'ait pas été plus ou moins contemporaine du palais. Les arguments de datation avancés pour les mosquées B et K₁ sont le emploi dans les maçonneries de blocs qui ont été récupérés dans le palais déjà abandonné et détruit. Toutefois, la documentation architecturale est un peu insuffisante pour savoir s'il ne s'agirait pas plutôt de modifications plus tardives faites avec des blocs de emploi. Et surtout, deux autres explications beaucoup plus séduisantes ne sont pas évoquées. L'une est celle de emplois antiques de même origine, à la fois dans le palais et dans l'une ou l'autre des mosquées ; le emploi à travers les époques est un phénomène extrêmement fréquent dans tout le Sud syrien basaltique et il est souvent très difficile de dater une maçonnerie sur la seule base du mode de taille des blocs qui la composent. La seconde est celle de blocs préparés pour le palais ou en même temps que ceux du palais et finalement utilisés ailleurs. Il n'est ainsi sans doute pas nécessaire de placer la construction des mosquées après l'abandon et la destruction partielle du palais.
- 6 Le deuxième exemple concerne la datation de l'église (Kirche O), qui est plus exactement une chapelle, fouillée en marge du groupe de bâtiments situés au pied du volcan. Deux fûts fragmentaires de colonne en marbre ont été trouvés couchés sur le sol de l'abside, accompagnés de fragments de placage de marbre. Tous, sans que l'on sache très bien pourquoi, sont présentés comme pouvant provenir du palais omeyyade et permettent donc de conclure à une construction très tardive (post-omeyyade) de la chapelle, datation qui serait renforcée par le recours très hypothétique à la même coudée que pour les deux mosquées. L'argumentation n'est guère convaincante pour un petit monument religieux que l'on verrait plutôt construit au V^e ou au VI^e s., voire au VII^e, mais guère plus tard.
- 7 Le dernier exemple de l'imprécision des datations est donné par l'attribution à une phase « ghassanide » des constructions qui se trouvent à l'est de la dépression où se forme le lac saisonnier. La terminologie employée implique une datation des structures au VI^e s. Le rare mobilier trouvé dans les sondages (céramique et une monnaie), présenté par Bloch dans le vol. II, ne trouve pas de parallèle dans l'Antiquité tardive et est daté avec prudence du Haut-Empire romain, voire de l'âge du Fer pour une partie de la céramique.
- 8 Le second problème qui dessert le volume tient à une présentation et une discussion des structures en dehors de tout cadre de référence. La bibliographie en fin de volume ne compte que sept titres, dont les deux rapport préliminaires de Brisch et le vol. II de

Bloch, paru antérieurement mais dont les conclusions ne sont pourtant pas prises en compte. Quelques rares références sont ajoutées en notes de bas de page, mais rien ne reflète l'abondante littérature consacrée à l'archéologie de la période omeyyade et plus particulièrement aux dénommés « châteaux du désert ». Si l'objectif avoué du volume est de mettre à disposition des chercheurs les résultats des fouilles des années 1960 sans se livrer à une recherche exhaustive pour replacer les bâtiments et le site dans leur contexte, autant se limiter strictement aux descriptions architecturales. Les tentatives d'interprétation des bâtiments que l'on retrouve à la fin de chaque chapitre souffrent d'une méconnaissance du contexte historique et archéologique qui souvent les rend maladroites, voire malvenues. Ainsi, nombre de bâtiments (L, R1, 9, 121, 122, 15, 19, D), dont les plans évoquent pourtant beaucoup une architecture domestique bien connue par ailleurs dans la région et dans le reste de la Syrie, sont affublés d'une fonction commerciale (Handelshaus) et en lien avec le passage de caravanes, alors que le Jabal Says semble ne jamais avoir été sur le tracé d'une importante voie caravanière antique ou islamique. D'autres (T, M), qui ressemblent aussi beaucoup à de grandes maisons ou à des résidences, sont qualifiés de bâtiments avec des pièces servant de cantonnement pour des troupes (Mannschaftsräume) ou d'entrepôts (Lagerräume), sans que les raisons en soient très claires. Deux bâtiments à une seule pièce rectangulaire (P et 20) sont interprétés comme des guérites (Wachhäuschen). Ailleurs, le système de mesure et les plans d'un groupe de bâtiments pré-omeyyades (21, H, S, E et 22) sont, pour l'auteur, autant d'indices que ceux-ci ont été construits par une communauté tribale. La plupart de ces interprétations laissent le lecteur dubitatif et lui feront probablement préférer celles, plus générales, qui avaient été proposées par Sauvaget en 1939. Finalement, si l'on excepte les édifices religieux, la seule construction périphérique au palais sur la fonction de laquelle ce volume revient véritablement avec profit est le bâtiment G — traditionnellement interprété comme un entrepôt en raison de ses longues pièces parallèles² —, qui doit être maintenant considéré sans doute possible comme une écurie ou une étable en raison des nombreuses mangeoires installées dans l'épaisseur des murs séparant les pièces allongées.

- 9 Le second volume, paru en premier, est consacré à toutes les catégories de mobilier trouvé durant la fouille et est résolument plus moderne dans son approche. Si la céramique forme évidemment la part la plus importante, les monnaies, le verre, les objets métalliques, la tabletterie, les terres cuites architecturales, les fragments architectoniques sculptés ou les peintures murales sont également traités. Des chapitres dévolus à l'historique des recherches au Jabal Says, aux sources textuelles et aux différentes inscriptions et graffitis trouvés sur le site complètent utilement le dossier. L'ouvrage se clôt par un chapitre de portée beaucoup plus générale sur le rôle et la fonction du site entre l'Antiquité et les débuts de l'Islam.
- 10 Les méthodes de fouille utilisées dans les années 1960 limitent forcément la portée de l'étude du mobilier. L'absence de stratigraphie et une récolte seulement partielle de la céramique ne permettent pas de proposer des datations précises et individuelles pour tous les bâtiments. Néanmoins, l'étude de la céramique et des monnaies montre bien que le site a connu une première occupation à l'époque romaine, puis a été occupé de manière plus continue aux époques protobyzantine et omeyyade et, finalement, qu'il a sans doute été abandonné assez rapidement après le milieu du VIII^e s. Ce dernier point est intéressant, puisque d'autres établissements aristocratiques omeyyades restent occupés, au moins partiellement, jusque dans la première moitié du IX^e s. L'analyse

spatiale, pour autant qu'elle soit possible, montre aussi que l'occupation proto-byzantine s'est, probablement, principalement concentrée dans la zone occidentale de la partie nord de l'établissement située au pied du volcan (bâtiments R). C'est d'ailleurs dans ce secteur que se trouve la chapelle.

- 11 La dernière partie du volume tente d'abord de restituer l'évolution chronologique du site dans son contexte historique, avec une phase romaine mise en évidence à l'est de la dépression, une occupation proto-byzantine, peut-être en partie monastique, au pied du volcan, puis l'établissement califal omeyyade. Le site est ensuite comparé à d'autres établissements du même type ou connaissant une évolution similaire. De par sa situation et son environnement, l'auteur reconnaît à juste titre son rôle primordial comme lieu de rassemblement et de contact entre les pouvoirs politiques successifs et les groupes tribaux nomadisant dans la steppe. L'analyse est bonne, mais parfois trop tributaire des seuls travaux d'Irfan Shahîd, dont la valeur est très contestée. En effet, le thème du rôle et de l'importance des tribus arabes chrétiennes alliées de Byzance a fait l'objet de nombreuses publications au cours des dix dernières années, dont le présent volume ne rend pas compte³.
- 12 Pour conclure, ces deux ouvrages sont un aboutissement bienvenu pour un projet archéologique achevé depuis cinquante ans. Les carences et erreurs constatées dans le premier sont en partie comblées par les études, en particulier celle de la céramique, présentées dans le second, même si les méthodes de fouilles employées dans les années 1960 restent un obstacle à l'établissement d'une chronologie précise pour chaque bâtiment. Il est toutefois regrettable que les acquis de l'ouvrage de Fr. Bloch n'aient pas été utilisés pour nuancer ou corriger la chronologie et les conclusions présentées dans le volume consacré à l'architecture.

NOTES

1. J. SAUVAGET, « Les ruines omeyyades du Djebel Seis », *Syria* 20, 1939, p. 239-256.

2. Voir en dernier lieu D. GENEQUAND, *Les établissements des élites omeyyades en Palmyrène et au Proche-Orient*, Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2012, p. 359-360 (sur les écuries : p. 360-361). Cf. la recension qui paraît dans ce volume.

3. Voir par ex. Chr. J. ROBIN, « Les Arabes de Ĥimyar, des "Romains" et des Perses (III^e-VI^e siècles de l'ère chrétienne) », *Sem&Class* 1, 2008, p. 167-208. La bibliographie concernant plusieurs sites utilisés comme parallèles est aussi notoirement incomplète ; cf., parmi d'autres, les travaux d'I. Arce sur Qaṣr al-Ĥallābāt ou de l'auteur de ces lignes sur Qaṣr al-Ĥayr al-Gharbī.

AUTEURS

DENIS GENEQUAND

Université de Genève